



**HAL**  
open science

# Dépasser la frontière. La traduction des realia dans la version française de România pitorească d'Alexandru Vlahuță

Mathieu Mokhtari

## ► To cite this version:

Mathieu Mokhtari. Dépasser la frontière. La traduction des realia dans la version française de România pitorească d'Alexandru Vlahuță. *Translationes*, 2021, 12-13 (1), pp.14-26. 10.2478/tran-2021-0001 . hal-04761184

**HAL Id: hal-04761184**

**<https://hal.science/hal-04761184v1>**

Submitted on 27 Nov 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## **Dépasser la frontière. La traduction des realia dans la version française de *România pitorească* d’Alexandru Vlahuță**

**Mathieu MOKHTARI**

Université de Lyon  
France

**Résumé :** Cet article se propose d’étudier traduction des références culturelles présentes dans l’ouvrage *România pitorească* d’Alexandru Vlahuță. Nous analyserons les procédés que la traductrice, Mărgărita Miller-Verghy, mobilise en vue de rendre en français les termes spécifiques à l’espace roumain et de quelle manière est appréhendée la frontière entre ces deux cultures. Nous verrons que les solutions employées sont multiples et ont pour objectif de rendre les réalités roumaines accessibles au public francophone tout en ne sacrifiant pas le « pittoresque » – tel que proclamé par son titre même – de ce récit.

**Abstract:** This paper deals with the translation of cultural references in Alexandru Vlahuță’s book *România pitorească*. Indeed, this work is full of culture-specific items that require special attention and appropriate translation strategies to preserve all the linguistic savour of the source text. This translation, carried out by Mărgărita Miller-Verghy – one the few Romanian women translators –, will be analysed in order to study the difficulties raised by the translation of those realia and the solutions provided. In the same way, we will show to what extent the cultural boundaries are permeable.

**Mots clés :** Mărgărita Miller-Verghy, Alexandru Vlahuță, stratégie de traduction, realia, frontière

**Keywords:** Mărgărita Miller-Verghy, Alexandru Vlahuță, translation strategy, realia, boundary

### **Introduction**

À l’orée du XX<sup>e</sup> siècle, la Roumanie reste encore nettement méconnue du public français, le peu d’informations qui lui sont



accessibles proviennent de voyageurs<sup>1</sup> ayant parcouru le pays principalement au XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont couché sur le papier leur récit, généralement adressé à un lectorat savant. Toutefois, rares sont ceux qui se sont attardés sur les spécificités culturelles – surtout celles liées à l’ethnographie – de cet espace, raison pour laquelle de nombreux termes n’ont pas été traduits et demeurent ignorés des francophones et des autres aussi. Aussi, nous avons choisi de nous intéresser à l’ouvrage *România pitorească* d’Alexandru Vlahuță et à sa traduction qui est l’œuvre de Mărgărita Miller-Verghy<sup>2</sup>, car il s’agit certainement du premier ouvrage traitant extensivement du folklore roumain possédant une version française ; il nous semble donc idéal pour examiner la manière dont les frontières culturelles et linguistiques sont appréhendées et dans quelle mesure la traduction parvient (ou, dans certains cas, échoue) à les franchir, à les surmonter, voire à les transgresser.

Écrivain largement tombé en désuétude aujourd’hui, Vlahuță nous offre ici un livre qui regorge de termes renvoyant à des réalités socio-culturelles typiques dont la traduction est périlleuse puisque même leur compréhension par un lectorat roumain contemporain s’avère parfois délicate<sup>3</sup>. L’autre point sur lequel cette étude nous paraît particulièrement intéressante réside en la personne de Mărgărita Miller-Verghy, une des rares femmes traductrices (Mihăilă, 2014 : 389-397) de cette époque (ce n’est pas la première à l’être<sup>4</sup> mais, en revanche, il semblerait que ce soit une des premières à traduire du roumain vers le français), nous souhaitons ainsi mettre en lumière une des dimensions de l’activité littéraire d’une artiste qui fait l’objet d’une attention accrue depuis ces dernières années<sup>5</sup>.

En ce qui concerne l’objet de notre recherche, nous avons opté, dans le titre, pour le terme « realia » car ce dernier est bien connu et donc immédiatement identifiable, mais nous allons élargir notre propos à

---

<sup>1</sup> Pour un aperçu des voyageurs français ayant traversé les Pays Roumains, on consultera avec profit les collections *Călători străini despre Țările Române* (dix volumes et un supplément parus entre 1968 et 2011) et *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* (collection commencée en 2004 et qui compte onze volumes à ce jour).

<sup>2</sup> Différentes variantes de son prénom : Mărgărita, Margareta ou Marguerite et de son nom : Miller-Verghi, Miller-Vergy circulent.

<sup>3</sup> Par exemple, les mots « *lavră* », « *zăvelcă* » et « *vîlnic* » sont expliqués en note dans une édition de 1965.

<sup>4</sup> Parmi ses devancières, nous pouvons notamment citer Catinca Faca, Ermiona Asachi, Maria Rosetti, Catinca Sâmboteanu, Maria Burada ou encore Sofia Cocea.

<sup>5</sup> Une thèse de doctorat intitulée *Margareta Miller-Verghy ou un destin de femme-écrivain à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle* a été soutenue par Mihaela Bacali en 2018.



toutes les unités culturellement marquées, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne (dont *culture-specific items*, *foreign cultural words*, culturèmes, allusions culturelles, folklorèmes, désignateurs de référents culturels, *culture-bound elements*, *culturally loaded words*, *extralinguistic cultural references*, en sont quelques exemples) et même si celles-ci sont loin d'être synonymes. Il est donc question de termes, simples ou composés, recouvrant une réalité soit propre à une culture donnée, soit n'ayant pas d'équivalent instantanément disponible dans la langue/culture cible et dont la traduction nécessite d'employer des stratégies (Brzozowski, 2008 : 765-781) afin de transmettre du mieux possible la charge culturelle qui lui est associée. Ces termes proviennent de domaines extrêmement divers : gastronomie, religion, art, géographie, folklore, fonctions politiques, faune, flore, poids et mesures, divisions administratives, organisation sociale, marques, etc.

### **Présentation de l'auteur, de son ouvrage et de la traductrice**

Avant de passer à l'analyse proprement dite, quelques mots à propos de Vlahuță (Sasu, 2006 : 825-827), de *România pitorească* et de Miller-Verghy (Cojuhari, 2009 : 46-63).

Né en 1858 dans le village de Pleșești en Moldavie, Alexandru Vlahuță est le benjamin d'une famille de neuf enfants. Il passe son enfance dans son village natal avant de fréquenter le lycée de Bârlad où il obtient son baccalauréat en 1879. Il s'inscrit la même année en faculté de droit à Bucarest qu'il abandonne après quelques mois, puis est professeur de roumain et de latin à Târgoviște entre 1880 et 1882. Il devient ensuite brièvement avocat (il plaide notamment à Galați en 1883) avant de s'établir en 1884 comme journaliste à Bucarest. S'ensuivent, à partir de 1885 et jusqu'à sa mort survenue en 1919 dans la capitale roumaine, divers postes au sein d'institutions scolaires ainsi que de nombreux écrits en rapport avec l'éducation. Ses débuts littéraires ont lieu en 1880 dans la revue *Convorbiri literare*, en 1886 paraît le premier volume de ses *Nuvele* et en 1887 celui de ses *Poezii*. Il partage alors son temps entre ses activités d'écrivain, de conférencier à l'Athénée roumain et de (co)rédacteur de revues. Il reçoit en 1919 le Grand Prix de l'Académie roumaine pour le volume *Poezii 1880-1915* et, en 1948, il est élu membre titulaire de cette même académie à titre posthume.

Cette œuvre, écrite dans la maison de la sœur de l'auteur, Eliza, est publiée en 1901 (une deuxième édition voit le jour l'année suivante) et remporte le Prix de l'Académie roumaine en 1902. À l'initiative de ce livre se trouve le ministre des Cultes  sciendo ruction publique, Spiru Haret, qui charge Alexandru Vlahuță de reuiger un manuel scolaire traitant de la géographie de la Roumanie et des traditions de ses habitants. Ce dernier

fait alors paraître dans un numéro de mars 1898 de la revue *Gazeta Săteanului* un appel à tous les instituteurs roumains leur demandant de lui fournir des informations sur la région dans laquelle ils demeurent, sur les lieux dignes d'intérêt (monuments historiques, monastères, bains, ruines, etc.) qu'on peut y trouver, sur les légendes et croyances populaires locales ainsi que sur les occupations, le mode de vie et les costumes traditionnels des paysans, le tout en vue de l'écriture d'un ouvrage intitulé *Geografia pitorească a României* et destiné au « réveil et au renforcement de notre conscience nationale » parmi les écoliers (Vlahuță, 1899 : 62-64). Après la réception des réponses à son questionnaire, l'écrivain entame un voyage documentaire à travers le pays lors duquel il visite tant des endroits qui lui sont chers que d'autres qui lui ont été indiqués par les enseignants. Il en résulte un journal de voyage qui commence par une croisière sur le Danube – d'Orșova jusqu'à Sulina –, suivie par une halte au bord de la mer Noire. On revient ensuite en Olténie pour une excursion à travers les contreforts des Carpates méridionales qui remonte, au niveau de Sinaia, le long des Carpates orientales jusqu'à Suceava. Suivent ensuite un trajet en radeau de Vatra Dornei à Piatra Neamț et un passage dans la vallée du Prout. Dans ce livre, Alexandru Vlahuță entend nous dépeindre les richesses, autant naturelles qu'ethnographiques, de son pays à travers une série de tableaux alternant descriptions géographiques, récits légendaires et chroniques historiques. Ouvrage didactique et d'édification morale, celui-ci se veut une ode adressée à la Roumanie et à son peuple où la dimension artistique est au service du patriotisme comme le prouvent en particulier les passages relatifs à l'histoire dans lesquels sont exaltés les personnages du passé national parés de toutes les qualités et dont les hauts faits sont censés avoir progressivement mené à l'accomplissement de l'État-nation roumain.

Quant à la traductrice, Mărgărita Miller-Verghy, celle-ci est née en 1865 à Iași dans une famille de boyards. À la mort de son père en 1869, elle part à l'étranger avec sa mère pendant plusieurs années au cours desquelles elle apprend les langues anciennes (latin, grec) et modernes (français, allemand, anglais, italien). Elles reviennent en Roumanie en 1873 et Mărgărita passe son baccalauréat à la *Școala Normală Elena Doamna* de Bucarest en 1883 avant d'étudier la philosophie à l'université de Genève. À son retour en Roumanie, elle devient enseignante à cette même *Școală Normală*, puis directrice dudit établissement après 1900. Ses débuts littéraires ont lieu en 1883 avec la nouvelle *Paul* publiée en feuilleton dans la revue *Națiunea* tandis que son premier roman, *Theano*, paraît en 1919. Elle a également écrit quelques manuels scolaires et des livres d'art. Lauréate de plusieurs prix littéraires dont le Prix de l'Académie roumaine en 1945 pour son roman *Cealaltă lumină*, collaboratrice de nombreuses revues, elle se signale aussi par son activité de traductrice, en particulier de l'anglais vers le roumain et du

roumain vers le français (en particulier ses traductions de Mihai Eminescu<sup>1</sup>). Notons également qu'en 1935 elle rédige avec Ecaterina Săndulescu l'ouvrage pionnier *Evoluția scrisului feminin în România* [L'Évolution de l'écrit féminin en Roumanie] qui est une anthologie de littérature écrite par des femmes. Elle s'éteint à Bucarest en 1953.

Pour ce qui est de la traduction qui nous occupe ici, celle-ci a été publiée en 1903 sous le titre *La Roumanie Pittoresque*, comporte 330 pages ainsi que, tout comme l'édition en roumain, 36 photographies représentant des paysages et des monuments des contrées traversées. L'auteur y est figuré sous le nom « A. Vlahoutza » et la traductrice seulement par ses initiales : « Traduction de M<sup>lle</sup> M. M.-V. ». Ce livre contient aussi, à la fin, deux cartes réalisées par le géologue Gheorghe Munteanu-Murgoci et le géographe Ion Popa-Burcă intitulées respectivement « Carte de la Roumanie et des pays habités par les Roumains » et « Carte ethnographique [*sic*] du territoire situé entre le Danube, le Nister et la Tissa ». Ces cartes – absentes de l'original en roumain – n'ont pas seulement une visée informative en offrant au lecteur français des renseignements sur la topographie de la Roumanie et les lieux parcourus au cours du voyage, mais elles trahissent également des arrière-pensées politiques en indiquant que des populations roumaines se trouvent dans des zones situées hors des frontières de la Roumanie de 1903 (les régions en question étant la Transylvanie, la Bucovine et la Bessarabie). Le but de cette géographie symbolique est alors d'instiller dans l'esprit des autres Européens que la Roumanie a vocation à agrandir son territoire afin d'englober ces populations dans ses limites nationales.

### Examen des divers référents culturels

Les premiers éléments culturels sur lesquels nous allons nous pencher sont ceux relatifs à la dimension spatiale *lato sensu* et en particulier les toponymes (en grande majorité des odonymes et des

---

<sup>1</sup> Mărgărita Miller-Verghy est, dans l'état actuel de nos connaissances, une des deux premières personnes à avoir publié un florilège de poèmes d'Eminescu en traduction – française dans le cas présent – (la seconde personne étant Emanuel Grigorovitză qui édite la même année un recueil en traduction allemande). L'ouvrage en question, comprenant d'ailleurs une notice biographique rédigée par Alexandru Vlahuță, a paru en 1892 à Genève. D'autres traductions sont antérieures à celles-ci mais, soit il s'agit de quelques poèmes seulement comme par exemple les cinq poésies d'Eminescu figurant dans une anthologie portant sur la littérature mondiale intitulée *Il libro dell'amore* et publiée par Marco Antonio Canini en 1885, soit il est question d'une œuvre en prose, tel le conte *Făt-Frumos din lacrimă* traduit en 1890 par Léo[pold] Bachelin (probablement secondé par Jules Brun) sous le titre *Bel-Enfant de la Larme*.

hydronymes). Ainsi, on note un manque de cohérence dans leur restitution en français, car quatre procédés différents sont employés. En effet, soit ils sont simplement reportés tels quels dans le corps du texte, mais dans une version adaptée au phonétisme français : « Rousca-Lounga » (: 31), « Kéia Tataroului » (: 192), « Fétzélé-Siriouloui » (: 223), « Grouiou-Haïdoutchilor » (: 225) ou encore « Zanoaga » (: 232) ; soit ils sont reportés – dans une version francisée – et traduits entre parenthèses : « Lacoul-Sarat (Le lac Salé) » (: 53), « Coulmea-Froumoassa (La Cîme-Belle) » (: 97), « Carligou-Caprei (Le Crochet de la Chèvre) » (: 115), « Coasta Piétroasa (Côte Pierreuse) » (: 127-128), « Virfoul cou dor (le Pic du désir) » (: 193), « Batrina (la Vieille) » (: 194) ou bien « l’Omoul (l’Homme) » (: 196) ; soit la version francisée est reportée dans le corps du texte et sa traduction prend place dans une note infrapaginale : « Coltzou Ortoaia » traduit par « Le coin d’Ortoaia » (: 284), « Goura Sunatori » par « L’embouchure de Sunatorea » (: 286), « Moara Dracouloui » par « Le Moulin du Diable » (: 289), « Balta Fagouloui » par « L’Étang du Hêtre » (: 289) ou encore « Dimbou Colacouloui » par « Le monticule du Colac » (: 291) ; soit ils sont traduits directement et littéralement : « le Camp des Vautours », « la Tour de l’Ermitte », « la Table du Berger » et « l’Enclos des Bergeries » (: 261).

Notons également que le toponyme se référant à la région occidentale de la Roumanie est traduit de deux façons différentes en fonction de la version présente dans l’original : soit « Transylvanie » (: 104, 136, 153, 161, 197 et 249) pour « *Transilvania* », soit « Ardéal » (: 37, 160, 221, 232 et 250) pour « *Ardeal* ». Cette dernière technique crée une certaine confusion dans l’esprit des lecteurs, car il peut être amené à penser qu’il s’agit de deux territoires distincts alors qu’il s’agit du même, d’autant plus que ce dernier terme leur est à coup sûr inconnu. La seule occurrence d’un mot se rapprochant de celui proposé par Miller-Verghy se trouve dans l’ouvrage *La Romanie* publié par Jean-Alexandre Vaillant en 1844 où apparaît le terme « Ardialie ».

Ensuite, les référents concernant les titres ainsi que les fonctions politiques, militaires, administratives et religieuses sont assez nombreux dans ce livre et, là aussi, la traductrice emploie différents procédés. Le premier est celui de l’emprunt avec francisation du terme : « voévode » (: 15, 22, 29, 38, 126, 134, 153, *passim*) et sa variante « Voëvode » (: 59) pour « *voivod* », « firmans » (: 58) pour « *firmane* », « Pacha » (: 108) pour « *paşa* », « boyards » (: 96, 107, 108, 151, 165 et 315) pour « *boieri* », « pandours » (: 96 et 151) pour « *pandurî* » et « métropolit » (: 182 et 276) pour « *mitropolit* ». Cette façon de faire est idéale parce qu’elle permet de conserver l’aspect culturellement marqué et dépaysant du terme tout en le rendant accessible à un public étranger (tous ces mots étant clairement attestés depuis au moins la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup>

siècle, leur compréhension n'aura pas dû poser de problèmes à un lectorat cultivé) tout en faisant l'économie des notes.

Le deuxième est celui de l'emprunt avec francisation du terme assorti d'une note de bas de page : « Bans » (: 7) glosé en « Princes », « tchibouk » (: 88) en « pipe à très-long tuyau, usitée en Orient », « Slougère » (: 134) en « titre de petite noblesse », « Serdar » (: 252) en « titre de noblesse », « Vornic »<sup>1</sup> (: 267) en « Ministre. Grand dignitaire » et « Hétairistes » (: 309) en « Membre de l'Hétairie. Nom donné à la ligue révolutionnaire qui se souleva contre la domination Phanariote en 1820 ». Dans ce cas-ci, les notes ne sont pas extrêmement utiles car, d'une part, certains des termes comme « ban », « hétairiste » ainsi que « tchibouk »<sup>2</sup> sont bien attestés en français en ce début de XX<sup>e</sup> siècle et auraient pu faire l'objet de simples maintiens sans notes et, d'autre part, elles sont très succinctes et n'apportent guère d'informations éclairantes pour le lecteur ouest-européen.

Le troisième est celui de l'équivalence : formelle avec « logothète » (: 108) pour « *logofăt* »<sup>3</sup> et sémantique avec « camarade » (: 70) pour « *leat* », « soldat » (: 70 et 71) pour « *dorobanț* »<sup>4</sup>, « prêtre » (: 118) pour « *duhovnic* », « Maréchal du Palais » (: 151) pour « *Postelnic* » et « connétable » (: 206) pour « *spătar* ».

Le quatrième est celui de l'adaptation : « prier » (: 113) pour « *stariț* » et « abbess » (: 276) pour « *stariță* ».

Il nous faut observer que certains choix de traductions posent quelques problèmes ; en effet, en ce qui concerne les titres religieux, ceux-ci ont été soit acclimatés, soit généralisés. Le premier cas porte sur les mots « prier » et « abbess » qui sont des termes spécifiques au catholicisme alors que nous sommes ici en contexte orthodoxe, une traduction plus adéquate aurait été « père supérieur » (voire « hégoumène » si l'on souhaite garder la valeur connotative) pour le premier et « mère supérieure » pour le deuxième. Quant au substantif « prêtre », c'est une généralisation du « *duhovnic* » présent dans le texte original, lequel signifie plus précisément « confesseur ». Ensuite, à propos du terme « *postelnic* » rendu par « maréchal du palais », la traduction en est inexacte, car elle évoque une dignité (comportant d'ailleurs le qualificatif « grand ») se rapportant exclusivement au

<sup>1</sup> Ce terme apparaît à la : 151, mais sous l'hyperonyme neutralisant de « grand ministre ». Par ailleurs, le pluriel francisé « Vornitchi » apparaît à la : 313, mais sans note cette fois-ci.

<sup>2</sup> On le rencontre sous la forme « chibouk » ou « chibouque » chez Gustave Flaubert, Alexandre Dumas, Honoré de Balzac et Pierre Loti notamment.

<sup>3</sup> Son pluriel, « *logofeți* », est pourtant traduit par l'hyperonyme neutralisant « grands dignitaires » (: 313).

<sup>4</sup> Ce substantif se retrouve à la : 244, mais en tant qu'emprunt, au pluriel sous la forme francisée « Dorobantzi » et accompagné de la note « soldat d'infanterie ».

Premier et au Second Empire français. Elle ne s'applique donc pas au mot du texte source qui se réfère à un personnage roumain de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, une traduction par « chambellan » aurait sans doute été plus appropriée dans ce cas-ci étant donné que le *postelnic* est la personne qui, tout comme le chambellan, assure le service de la chambre d'un souverain.

Quant aux référents culturels que nous pouvons regrouper sous la désignation d'« ethnographiques », il est possible de les diviser en trois grandes catégories pour ce texte : les référents architecturaux, religieux et vestimentaires. La première catégorie met en œuvre une modulation : « cloître » (: 101) pour « *lavră* »<sup>1</sup> ; des équivalences référentielles : « maison hospitalière »<sup>2</sup> (: 101, 134 et 276) pour « *arhondaric* »<sup>3</sup>, « chapelle » (: 147) pour « *paraclis* »<sup>4</sup>, « cathédrale » (: 183) pour « *mitropolie* »<sup>5</sup> et des adaptations : « parvis » (: 133, 135, 147 et 181) pour « *tindă* », « balcon(s) » (: 172, 268 et 276) pour « *cerdac(uri)* », « perron » (: 178), « perrons en terre battue » (: 109) et « terrasse » (: 266) pour « *prispă/e* » et « galerie extérieure qui forme balcon » (: 134) pour « *pridvor* ». L'adaptation semble être inéluctable pour ces quatre termes, car il s'agit de mots spécifiques à l'architecture domestique rurale roumaine qui n'ont pas d'équivalents en français (d'autant plus que ce sont, dans une certaine mesure et en fonction du contexte, des quasi-synonymes), leur traduction s'en trouve ainsi nécessairement standardisée et souffre d'appauvrissement qualitatif, puisqu'il n'existe pas, dans la langue française, de mots uniques à même de restituer tous les sèmes qui caractérisent les substantifs roumains en question. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la traductrice du roman *Moromeții* de Marin Preda, Maria Ivănescu, a préféré procéder à un report des termes « *prispă* » et « *tindă* » dans la version française tout en les accompagnant de notes explicatives. Même si cette dernière solution a le mérite de conserver le mot de la langue source (et, par là même, toutes les connotations qui y sont associées), elle ne fait qu'éluder la difficulté,

---

<sup>1</sup> On aurait plutôt pu traduire « *lavră* » par « lauré » qui en est le strict équivalent en français ; le cloître n'étant pas un monastère, mais une partie spécifique de celui-ci.

<sup>2</sup> Il existe aussi le terme « *xenodochium* » (« xénodoque » dans le Littré) qui renvoie à la même réalité que le mot roumain, mais il est très spécialisé et n'aurait probablement pas été connu des lecteurs de cette œuvre.

<sup>3</sup> Étrangement, ce même « *arhondaric* » est traduit par « abbaye » à la : 267.

<sup>4</sup> Le mot « paracclasion » (et sa variante « parakklesion ») est attesté en français, mais il est seulement employé dans les ouvrages d'histoire de l'art, d'archéologie et d'architecture byzantines.

<sup>5</sup> « *mitropolie* » est ici à comprendre au sens d'« église métropolitaine », c'est-à-dire l'édifice en lui-même et non l'institution administrativo-religieuse dont il constitue le siège.

puisqu'il faut tout de même ajouter une note du traducteur qui va fatalement diluer l'expressivité du terme. Par conséquent, les méthodes opposées mises en œuvre par ces deux traductrices se valent autant l'une que l'autre si elles obéissent à une stratégie de traduction cohérente et justifiée.

La deuxième catégorie utilise une équivalence sémantique : « eau bénite » (: 90-91) pour « *aghiazmă* » ; des équivalences référentielles : « prières à la Vierge » (: 118) pour « *acatiste* »<sup>1</sup>, « dévotions » (: 113) et « génuflexions » (: 118) pour « *mătănii* »<sup>2</sup> ; des adaptations : « jour des Rois » (: 91) pour « *Bobotează* »<sup>3</sup>, « retable » (: 154) pour « *catapiteazmă* »<sup>4</sup> et un emprunt avec une note infrapaginale : « *comanac* » (: 218) glossé en « coiffure de velours noir en forme de toque ».

Quant au terme « *toacă* », là aussi on remarque des incohérences dans la traduction, car il est rendu de quatre façons différentes : sous la forme d'une périphrase explicative (« l'heure sonne de la prière du soir », : 218) ; par un emprunt accompagné d'une note de bas de page (« *Toaca* = marteau en bois heurtant en mesure une planchette, dont le son remplace les cloches », : 258) ; par un emprunt seul (« *toaca* », : 277) et par une équivalence neutralisante (« planchette », : 277). Cette situation pouvait être évitée en employant le mot « simandre » qui en est l'exact correspondant en français.

Enfin, concernant la dernière catégorie, ce sont l'emprunt (avec ou sans note) et l'adaptation (souvent neutralisante) qui sont les deux méthodes de traduction employées. Pour ce qui est des emprunts, nous dénombrons plusieurs variantes : le terme en italique (explicité ici) dans le corps du texte : « *doina roumaine* » (: 43) ; le terme francisé en italique : « *doïna* » (: 43) ou en romain : « *doïna* » (: 92, 94, 125 et 297) ainsi que sa version au pluriel : « *doïné(s)* » (: 24, 56, 160 et 171) et le

<sup>1</sup> Il s'agit plus précisément d'une hymne composée en l'honneur de Marie. Le terme « acathiste » est attesté en français au moins depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il est cantonné aux écrits de spécialité.

<sup>2</sup> La traductrice utilise deux mots français différents pour le même substantif roumain, mais cela est peu gênant vu que ceux-ci reprennent les acceptions comprises dans le mot « *mătanie* », à savoir à la fois l'idée de « prières » et de « génuflexions ».

<sup>3</sup> Cette fête qui, dans le christianisme occidental, célèbre l'Adoration des mages peut également être traduite par « Épiphanie ». Elle désigne, dans les Églises orthodoxes, la commémoration du baptême du Christ dans le Jourdain.

<sup>4</sup> Ici la traduction est fautive, car un retable est un élément d'architecture placé sur ou derrière et au-dessus d'un autel qui contient une œuvre d'art (tableau ou sculpture généralement) tandis qu'une « *catapiteazmă* » est une cloison décorée d'icônes qui sépare le sanctuaire de la nef. Une traduction renvoyant à la même réalité serait « iconostase ».

terme francisé accompagné d'une note : « cobza » (: 129) glosé en « sorte de guitare dont on pince les cordes à l'aide d'un tuyau de plume » ainsi que « haïdouk » (: 297) glosé en « brigand vivant dans les forêts. Nombre de poésies chantent les exploits de ces héros que l'imagination populaire a poétisés ». Signalons aussi le cas particulier du mot roumain « *horă* » qui est soit reporté tel quel : « hora » (: 129), soit traduit successivement par « danse » et « ronde » au cours de la même page (: 266). En outre, lors d'un passage mentionnant plusieurs danses, le texte roumain est le suivant : « (*brîul, sîrba, căzăceasca, ținutura, joiana, bățuta, învîrtita, ca la Breaza ș. a.*) » et sa version française : « “le Brîoul” (la “Ceinture”), la “Serbe” la “Casaque” la “Batouta” la “Tournée” la “Comme à Bréaza” etc » (: 130), ce qui donne une fois encore une impression de décousu, car nous trouvons pêle-mêle plusieurs procédés de traduction et même l'omission de deux danses dans le texte français.

Relativement au second procédé, l'adaptation, elle est la plus fréquemment utilisée dans cet ouvrage pour traduire les termes ayant trait aux costumes traditionnels et à la cuisine. Ainsi, le plat « *mămăligă* » est rendu par « polenta » (: 140 et 245) – mot recouvrant la même réalité (culinaire à tout le moins), bien connu du public cible et ce, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle – et l'alcool « *țuică* » est traduit par l'hyperonyme « eau-de-vie » (: 90) assorti de la note explicative « L'eau-de-vie de prunes est la boisson usitée dans les campagnes ».

Quant aux nombreux termes désignant des pièces d'habillement propres au monde paysan, nous avons : « tabliers » (: 94 et 128) pour « *vîlnice* » et : 109 pour « *zăvelci* » ; « sandales de cuir » (: 90) et « sandales lacées » (: 230) pour « *opinci/ă* » ; « pantalons d'épais drap blanc » (: 106), « pantalons des hommes » (: 128) et « pantalon collant » (: 230) pour « *ițari* » ; « bonnets de fourrure » (: 90) pour « *căciuli* » ; « voiles de tête » (: 128) pour « *marama* » ; « courtes vestes » (: 128) pour « *sumăeșe* » ; « ceintures » (: 128) pour « *bete* » ; « manteaux de drap blanc » (: 176) pour « *sumane* » ; « fichus » (: 284) pour « *broboade* » et « jupes » (: 284) pour « *catrințe* ». Quant au terme « *cojoc* » (« *cojoace* » au pluriel) et son diminutif « *cojocel* », sa version française fait l'objet de plusieurs traductions différentes, puisque ce substantif est tour à tour rendu par « peaux de bêtes » (: 80), « casaque en peau de mouton » (: 86), « casaques fourrées » (: 88), « courte veste fourrée » (: 283) et « veste fourrée » (: 287). Par ailleurs, pour ajouter à cet imbroglio, les termes « casaques » (: 128) et « casaques fourrées » (: 109) sont les traductions choisies pour le mot « *scurteici* » également. C'est pourquoi nous avançons l'idée que « *cojoc* » peut être traduit par « touloupe » – mot présent dans des récits de voyage dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ainsi que chez la comtesse de Ségur au siècle suivant – qui désigne aussi une pelisse en peau de mouton retournée et qui permet ainsi de laisser le mot « casaque » (suivi du qualificatif « fourrée » ou « doublée ») pour traduire « *scurteică* ».

Après cette énumération, nous pouvons formuler quelques observations sur la solution traductive utilisée antérieurement illustrée. Tout d'abord, on constate que toutes ces adaptations ont un effet de neutralisation car la quasi-totalité des traits se perd au cours du processus traductif; en effet, ces mots roumains possèdent un sémantisme particulièrement étendu qui n'est pas rendu par les hyperonymes standardisants de la version française, même lorsqu'à ceux-ci sont joints des syntagmes explicatifs. La seule manière d'exprimer tous les sèmes d'origine serait de traduire dans le corps du texte par une périphrase (c'est-à-dire, en quelque sorte, de donner la définition du terme roumain) ou bien de placer une note explicative, mais ces deux techniques seraient largement inopérantes dans le cas présent parce que, d'une part, elles casseraient le rythme du texte et gêneraient la lecture puis, d'autre part, ni la préservation de l'altérité ni la réception dans la culture cible n'auraient été totalement acquises. C'est la raison pour laquelle la traductrice a opté pour le procédé de l'adaptation, quitte à échouer à transmettre les effets d'évocation attachés aux mots en question et, dans le même temps, à perdre le trait [+régionalisme]<sup>1</sup>. Par exemple, si nous prenons le substantif « *ițari* » qui apparaît à trois reprises dans le texte source, il est traduit de trois façons différentes dans le texte cible avec, à chaque fois, un noyau (« pantalon ») – qui en est le composant distinctif fondamental pour la compréhension – suivi de satellites (« d'épais drap blanc », « des hommes » et « collant ») destinés à restituer les principales significations du terme original. Une traduction par « culottes » ou « caleçons » (voire par « grègues ») pour ce mot pourrait être tentée, mais avec le risque d'induire d'autres connotations que celles escomptées et qui peuvent s'avérer inadéquates pour l'époque du texte. De même, les substantifs « *catrințe* » et « *sumane* » peuvent être plutôt traduits par, respectivement, « cottes » (ou « cotillons ») et « sayons » (ou « saies ») qui sont tous les deux bien plus précis que « jupes » et « manteaux ». Dans un autre ordre d'idées, le terme « *opincă/i* » peut tout à fait être traduit par l'équivalence formelle « opanke » (ou sa variante « opanki »), attestée dans le Littré ainsi que chez Prosper Mérimée et Alphonse Daudet, afin de conserver une couleur locale dans le texte d'arrivée. Il est par conséquent très difficile de rendre toute la plasticité de ces éléments vestimentaires en français car, issus d'une aire culturelle complètement différente, ils n'ont vraisemblablement pas de correspondants en cette langue. En revanche, la Roumanie partageant un patrimoine commun avec les autres pays

---

<sup>1</sup> Le public francophone n'aura alors aucune idée que les termes « *vîlnic* », « *zăvelcă* », « *suman* », « *sumăieș* » et « *catrință* » sont employés dans des régions particulières (les deux premiers en Olténie et les trois derniers en Moldavie).

balkaniques, la traduction de ces mots dans les langues de cette région doit être bien plus aisée et se faire à l'aide des termes idoines (Mihail, 1978).

### Conclusion

Suite à l'étude, dans toute leur variété, des éléments culturels de *România pitorească*, nous constatons que leur traduction ne suit pas un schéma prédéfini ; en effet, les procédés mobilisés sont divers (adaptation, emprunt et équivalences notamment), parfois au sein d'une même catégorie, voire d'un même terme, ce qui peut mener à une certaine confusion lorsque, par exemple, le même mot est traduit selon trois modalités différentes. Dans tous les cas, il semble que Mărgărita Miller-Verghy n'ait pas adopté – pour reprendre la terminologie consacrée – une position uniquement sourcière ou uniquement cibliste, mais plutôt qu'elle ait adapté ses méthodes en fonction des situations et de son ressenti, recourant à des procédés tendant tantôt vers la naturalisation, tantôt vers l'exotisation. Ainsi, étant donné son statut de médiateur, de passeur entre les cultures, la traductrice opère à la fois selon l'horizon d'attente de ses lecteurs et selon son propre *skopos*, elle cherche donc à concilier d'une part préservation de l'altérité (en recourant aux emprunts) et, d'autre part, familiarité, apprivoisement (en usant d'adaptations lorsqu'il n'existe pas d'équivalents fonctionnels), quitte à avoir des déperditions lors du passage d'une langue à l'autre. Jouissant d'un grand succès au moment de sa parution, cet ouvrage est depuis tombé dans l'oubli et il ne manifeste plus sa présence qu'au détour d'un fragment dans une anthologie ou dans quelque manuel scolaire. Néanmoins, sa traduction permet au public francophone d'avoir un aperçu de la culture roumaine traditionnelle, « pittoresque » (Toma, 2015 : 235-250) comme le suggère le titre, c'est-à-dire riche en images originales et d'une expressivité plaisante, quelque chose à même de séduire un lectorat curieux et friand d'étrangéité. Ainsi, Mărgărita Miller-Verghy, dans son souhait de faire connaître la Roumanie au-delà de ses bornes géographiques, joue avec les diverses échelles textuelles en ajustant constamment sa traduction et ce, afin de dépasser – voire d'abolir – cette frontière immatérielle, arbitrairement tracée et parfois artificielle entre les différentes langues et cultures.

### Références bibliographiques

- BRZOZOWSKI, Jerzy. « Le problème des stratégies du traduire ». In : *Meta*, LIII, 4, 2008 : 765-781.
- COJUHARI, Elena. « Viața și activitatea Margaretei Miller-Verghy în documentele Arhivei Istorice a Bibliotecii Naționale a României ». In: *Revista Bibliotecii Naționale a României*, anul XV, n°1-2, 2009 : 46-63.

MIHAIL, Zamfira. *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană*. București : Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1978.

MIHĂILĂ, Ramona. « Gender and Power in 19th Century Romanian Women's Writing ». In: *Journal of Research in Gender Studies*, volume IV, n°1, 2014 : 389-397.

SASU, Aurel. *Dicționarul biografic al literaturii române. Vol. II : M-Z*. Pitești : Paralela 45, 2006 : 825-827.

TOMA, Dolores. « Le concept de pittoresque et une relation sur la Valachie dans *Le Tour du Monde* ». In : Lidia Cotea (dir.). *Vers l'Orient européen : Voyages et images. Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople*. București : Editura Universității din București, 2009 : 235-250.

VLAHUȚA, Alexandru. « Cătră învățători ». *Gazeta Săteanului*, anul al XV-lea, 1899 : 62-64.

VLAHUȚA, Alexandru. *România pitorească*. București : Socec, 1901.

VLAHUȚA, Alexandru. *La Roumanie Pittoresque* (traduit du roumain par Mărgărita Miller-Verghy). Bucarest : Imprimerie de l'« Indépendance roumaine », 1903.